

Mystique

Cela ne se voit pas.

Cela se dit à peine.

Du combat de Jacob avec l'Ange reste un déhanchement.

D'Empédocle, des sandales en marge d'un cratère.

Du Bouddha, une statue.

Des illuminations, une lueur dans le regard.

Misérables miracles (Michaux).

Modestes éiphanies (Joyce).

Moments d'être (V.Woolf).

Hilarités (J. E. Powys).

Pudeurs (Kafka).

L'expérience mystique,

extase ou blues,

ne se signale que par des traces,

sans aval ni vouloir.

La perle de l'ocean de l'être (Rumi)

ne quitte pas sa nacre.

Présence - absence (Böhme, al Hallâdj),
expansion - contraction (Blake),
éclair éternel, insupportable délivrance,
désert de plénitude, perte comblante,
dépossession royale,
éphémère irréversible

(Plotin, J. de Norwich, Milarepa, François d'Assise),
tout cela n'est pas affaire de connaissance
mais de rythmes et de paradoxes.
↑ Le mal, c'est le rythme des autres. ↑

La marche forcée du corps social fonctionne à la culpabilité.
Sur le bas côté chemine le mystique :
sa seule angoisse est celle de l'abandon.
Sa joie est retrouvailles.

On confond souvent mystique et gnose :
connaître n'est pas vivre,
c'en est même tout le contraire.

Seule l'expérience importe et,
de même que le sommeil paradoxal fait de nous des Shakespeares,
l'éveil paradoxal enivre en nous les dieux.

Pourquoi savoir ce qu'on devine,
et penser ce qu'on sent si bien que l'on sait ?

Peut-être saurions-nous trop de choses
si nous savions tout ce que nous savons (Maeterlinck).

↑ Vivre de sensations¹, dit Keats.

Mais nos sens ont des seuils.

Si les portes de la perception étaient nettes,
nous verrions tout comme cela est :

infini (Blake).

L'envol mystique submerge la conscience,
puis l'oubli gagne et

↑ nous nous rappelons comment nous avons senti
mais pas quoi¹ (Wordsworth).

Cette certitude subjective fait crier au délire :
l'image du mystique rejoue celle du convulsionnaire.

Et la foi qu'il accorde à ses sens
(voir, entendre, toucher, sentir, dans l'ordre)
en fait le primat du sacré.

Lévy-Bruhl classe la pensée mystique
dans ↑ les fonctions mentales des sociétés inférieures¹.

La raison est méfiance,
mais sa lucidité aveugle
autant que la déraison mystique révèle.

L'extension technique de nos sens
a prouvé l'existence de ces "chimères"
que furent les ondes et l'électricité.

Mais,
quand même le perçu des mystiques
n'aurait aucune "réalité"

(à l'exemple des mystiques rhénans du XIII^e siècle,
Jean de la Croix postule la présence dans l'absence :
on n'est jamais si près de Dieu
que lorsque fait défaut le sentiment de sa présence),

leur expérience demeure,
et nul n'est qualifié pour nier l'expérience d'un autre.

Que le mystique s'unisse à "quelque chose"
ou à "rien",
qu'importe ?

La mort fera de notre monde un rien :
nous n'en aurons pas moins vécu.

Désertant ce qui sépare,
ou plongé au désert de la séparation ([†]je vis de n'être pas[†]),
le mystique vit universel ce qui se manifeste sans lui,
en lui, [†]à travers lui [†] (Shelley).

[†]Le monde était heureux en moi [†], s'extasie Julien Green.

Halluciné, le mystique ?

Habité tout au plus. Ou hanté. C'est le même mot.

Comme le jaloux s'épuise à exiger des preuves d'amour
qu'il gomme sitôt données,

la raison veut que l'expérience soit probante.

Désavouée, l'âme se venge

et la mystique de l'"avoir" ou du "faire" lance la ruse d'illusion :
puissance n'est pas pouvoir, ivresse n'est pas maîtrise,
et posséder n'est rien : la mort rafflera tout.

Autre insoutenable paradoxe :

le bonheur mystique, [†]ce n'est qu'un tissu de malheurs
au travers desquels on tend à la félicité [†] (abbé Prévost, "Manon Lescout").

Périodiquement, l'exigence d'être
sape et ranime les valeurs de l'histoire :

le Bouddha, Plotin, Saint Jean de la Croix, Hölderlin, Thoreau
bouleversent les fondations et rehaussent l'attente et l'insatisfaction.

Nous vivons une de ces périodes où ce qui naît ne peut se dire
et se vit dans une intensité sans verbe.

De l'autre côté du miroir, quoi qu'en dise Lewis Carroll,
peut-être n'y a-t-il pas un autre monde, le vrai.

Mais nous sommes las d'être derrière la vitre,
et la nostalgie des présences du présent nous ronge :

↑ Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimé,
ce n'est pas de loin que je t'ai aimé ↑ (Angèle de Foligno).

Certes, l'échappée emprisonne,
comme on voit dans les drogues
(raccourci étonnant de la technologie mystique)

et les "réalistes" ricanent : Moïse n'a rien vu ;
sainte Thérèse (Freud)

"sublime"

— ce que contestent Le Bernin et Lacan.

Au royaume des aveugles,
les borgnes se font crever les yeux (Wells).

Mais l'âme déconfitée (Gerson)
sait seule ce qui la comble
et rien ne sert de lui intimer d'être sage (Baudelaire)
ou de la gaver de substituts :

elle attend ce qu'elle attend
et décide seule de ce qu'est l'imposture.

Sublimation ?

Expérience du sublime intérieur, en tout cas.

Parce qu'elles impliquent visiblement la relation aux autres,
la sexualité et la politique (Péguy)

semblent démentir la mystique dont on ne voit jamais le partenaire.

Pourtant sexualité et politique sont les provinces
d'un mysticisme effarouché qui exige la garantie de l'autre.

L'érotisme (Bataille, Tanizaki),
le messianisme (politique ou religieux)
fétichisent l'expérience vraie (Rousseau)

qui nous placera dans la transparence des regards et des coeurs.

Mais, l'élan retombé, on s'en retourne à la gestion des choses
et des hommes chosifiés (Gorki, Malraux).

La mystique est cruelle par celui qui la vit :
c'est une fidélité d'absence.

L'ombre du dieu caché (Pascal),
l'appel du paradis sur terre (Bunyan),
le paradis intérieur (Milton)

et la crucifixion des sexes (Lawrence, H. Miller)
nous somment de passer du culte du dieu vivant
au respect des dieux vécus.

Mais s'agit-il des dieux ?

Le miracle est la négation même de l'idée de monde,
s'indigne Spinoza.

Dieu est continuité :

l'alternance des états de présence ou d'absence est insupportable.

Je suis mystique et je ne crois à rien, confesse Nietzsche.

Mystique et nihilisme font bon ménage :
le nihiliste ne l'est-il que parce qu'il est mystique ?

le mystique, que parce qu'il est nihiliste ?

qui se supporte de l'autre ?

Si je veux des miracles, je sais où les chercher,
grogne Chesterton : à la niche les mystères !

L'Eglise, la Raison et l'Etat cloisonnent le sacré
que leur magie "contrôle".

En mystique on attend et on ne sait jamais à quoi s'attendre.

D'instant en instant tout bascule :

en nommant le partenaire (introuvable),
en le baptisant créateur (comme si l'être décalait du faire)
et en signalisant les voies d'accès légitimes
ou les sens interdits,

on introduit le minimum de continuité vivable.

La loi est ce qui s'exerce sans discontinuité :
elle structure (Lacan)

et capte l'énergie des religiosités cosmiques
(Einstein, Teilhard de Chardin).

La mystique est un court-circuit.

Les religions sont la police
d'un sacré qui sans cesse se dérobe
et les religieux de tous ordres envient - haïssent
ceux que touche un sacré non identifié,
sans horaire
et sans lois.

Vaste entreprise de dénigrement de l'individu (Goodman),
la civilisation invite chacun à calomnier son expérience (E. Bloch)
et à ne croire qu'en l'expérience des autres.

Les effusions mystiques sont les vacances du sacré.
Du divin à dieu, les noms changent,
l'expérience reste.

Et l'internationale mystique
parle une langue sans frontières.

Si le sublime vient de l'autre,
l'expérience se mérite et l'absence punit.

Mystère et métier sont un seul et même mot :
on entrevoit (Pythagore, Euripide, Nonnos, Ovide, Apulée)
ce que furent les mystères.

Le réalisme religieux (tout ce qui fait des "dieux" une réalité)
s'achève dans l'infanticide :

la mystique, elle, est enfance (Traherne).

L'hostie, la communion, la guerre, la fête, le suicide
sont le sacré de paraître à heures fixes : parole d'huissier.

Tout est rite à qui fuit le mystère.

Désastre du sacré impérial (Artaud)

qui transforme la venue en prise et la cueillette en chasse (F. Thompson).

La compétition ascétique que l'Occident désigne comme savoir mystique,

le prêtant à l'Orient (H. Hesse),

à l'Amérique première (Eastaneda)

ou aux puissances invisibles (Ph. K. Dick),

reconstitue la soif des savoirs préalables,

de l'épreuve - sacrifice et de l'initiation - parcours.

Et chacun de clamer le vrai de l'imposture :

je n'ai rien mérité.

À vouloir nommer l'autre, on finit innommable.

Aucun mérite jamais n'ouvre les voies du sacré.

Comme la grâce, il ne se mérite pas.

De l'initiation on sort les mains vides.

L'expérience surgit, inattendue, totale, dans la nausée, le vertige, la gloire ou le repos, la crainte, le tremblement,

l'ivresse (Coleridge, Kierkegaard).

Assigner le sacré à résidence, l'assigner à constance, c'est le défigurer.

La conjonction des religions et du rationalisme — dont surgit le concept de "mysticisme" —

a rendu grand service à la littérature

en contrignant à la dispersion la "communauté inavouable" (Blanchot) de ceux qui balbutient ce qu'ils ont entrevu (De Quincey, Rimbaud, Watts)

à l'écart des fondations, des disciplines, des allégeances.

Des scintillements de Donne aux mortifications de Flaubert,

des stupeurs de Zola aux émois de Pavese,

la liste est longue de ceux qui ont appris à voir

l'infini dans un grain de sable et l'éternel partout.

Changer la vie n'est pas changer l'état.

L'"état actif" n'est pas l'action.

Par le culte du détail expressément vécu,

le respect de l'intense éphémère,

les poètes firent naître la photographie :

le monde en une image.

De même que du rêve d'aventures naquit le quotidien,
de l'attente mystique naquit l'attention aux présences
et avec elle les utopies relationnelles actuelles :

celles que n'incarnera aucune institution.

Les dieux morts (Dionysos, le Serpent à plumes)
peuvent masquer cette assurance nouvelle :
enfer et paradis ne sont plus de l'autre côté.

L'au-delà est ici.

La carte n'est pas le territoire,
le territoire n'est pas la traversée (Laing).

Et qu'importent les bizarries des allégeances mythiques
(le surhumain de Nietzsche, le Dagon de Lovecraft) :
Il s'agit de rétablir les droits de l'expérience de tous
sur le pouvoir des interprètes.

J'attends ce qui ne vient pas de moi,
soupirait Max Jacob avant sa conversion.

Ce n'est pas ce qui vient à nous,
mais ce qui sort de nous qui est vie véritable,
lui répondait Milosz :

ce qui est créateur doit se créer soi-même (Keats).

Pourquoi "mourir au monde" ?

Le monde se meurt en nous.